

QUE CHERCHES-TU IRINA ?

Yolande Kowsky

Que cherches-tu Irina ?

Roman

Editions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Editions Persée, 2015

Pour tout contact :
Editions Persée — 38 Parc du Golf — 13 856 Aix-en-Provence
www.editions-persee.com

Années 1960 – Banlieue parisienne.

Assises en tailleur sur le parquet craquelé du salon, les deux fillettes s’amusent, leurs dos frêles collés trop près du poêle à bois.

— Tu triches Nina ! Je t’ai vue.

— Non ! Bataille ! Je prends ton roi ! Tu as perdu Tamara !

— Tricheuse !

Le feu, tel un dragon furieux souffle et grogne au rythme de son appétit féroce, dévorant sans répit les bûches captives, incandescentes.

Dehors, de gros flocons duveteux tourbillonnent et virevoltent, recouvrant le jardin endormi d’un manteau de coton blanc, immaculé. Les cristaux légers dansent en un ballet ensorcelant, scintillent, volent, plumes d’étoiles dans la nuit.

Le portail grince. Alertées, les petites bondissent ensemble, abandonnant leurs cartes en vrac sur le sol et collent leurs frimousses sur les vitres gelées.

La vieille Citroën grimpe à grand-peine la pente pourtant douce de l’allée, la lumière des phares donnant aux arbres poudrés de neige, l’aspect de spectres aux doigts crochus et menaçants...

Tamara frissonne de peur.

Les petites sœurs ne quittent pas des yeux l’homme au profil taillé au couteau, agrippé nerveusement au volant. Il sort enfin de la voiture à pas hésitants, trébuche, glisse en battant des jambes et reprend son équilibre de justesse. Il ouvre maintenant le coffre de la vieille auto et se démène comme un diable pour en sortir une caisse sombre, immense, qui tombe lourdement sur le sol, dans un craquement sinistre de bois brisé. Il attache à la hâte une corde à une poignée métallique de cuivre doré, et tire de toutes ses forces, dos arc-bouté.

L’homme et son fardeau creusent un large et profond sillon dans le chemin enneigé, un crissement ouaté accompagnant leur lente progression.

Les enfants observent l'étrange équipage, les yeux écarquillés. La porte s'ouvre à la volée. L'homme, la malle et un souffle d'air glacial envahissent tout ensemble la maisonnette...

Nina tremble de froid.

— Papa !

— Papa ! Qu'est-ce que c'est ?

L'homme suffoque et s'effondre sur la caisse, le cœur battant, la respiration courte...

— Le bonheur ! Là, enfermé dedans, je l'ai capturé !

Les petites filles se regardent, clignent des yeux en un langage secret et lisent dans les pensées de l'autre, puis elles sourient... le bonheur... Elles savent que dans la malle se cache la clé de ce mystère. Les deux la trouveront.

Aujourd'hui pour la plus perspicace, beaucoup plus tard pour l'autre.

*

Moi c'est Tamara. J'aurais tellement aimé m'appeler Isabelle, Véronique ou Alice comme les autres petites filles de l'école, mais mes parents m'ont appelée Tamara. C'est le nom de l'héroïne d'une légende du pays de maman. Une jeune fille enfermée dans un château, sur une île au milieu du lac de Van, dans l'ancien royaume d'Arménie. Mais je vous raconterai cette histoire un peu plus tard, peut-être.

Je n'ai rien de commun avec les autres enfants de mon école. Je ne sais pas vraiment d'où je viens, je suis rousse, mes parents sont très pauvres et je porte ce terrible prénom. Mon nom est encore pire. Personne n'arrive à le prononcer, il y a deux k un w et un y dedans. Ma nouvelle maîtresse l'a écorché le premier jour de classe et tous les autres enfants ont ri aux éclats. J'ai failli pleurer mais je suis grande, j'ai sept ans, j'ai penché la tête, mordu mes lèvres et j'ai souri. Ce nom, c'est à cause de mon père. Comme les parents de maman, ses parents à lui aussi n'ont pas voulu rester dans leur vrai pays et ils sont venus ici. Cela s'est passé il y a longtemps, je ne sais pas pourquoi...

Papa et maman ne viennent pas du même pays et ne se ressemblent pas, c'est même tout le contraire. Maman a d'épais cheveux noirs, la

peau dorée et de grands yeux verts comme notre chat. Papa a des cheveux blonds fins très pâles, un regard ciel, transparent, et la peau claire, comme s'il n'avait jamais vu le soleil. C'est sûrement pour ça que mes cheveux ne sont pas comme ceux des autres enfants, et aussi que j'ai des taches de rousseur. C'est comme quand je fais de la peinture, et que je mélange les couleurs avec mon pinceau en éclaboussant ma feuille de points multicolores. C'est ce qui s'est passé lorsque les anges ont peint mon visage, c'est maman qui l'a dit et elle trouve que c'est très joli, moi je ne sais pas.

Je suis l'aînée, ensuite il y a Nina et puis enfin les deux petits, une fille et un garçon. Les petits sont roux, avec de grands yeux verts comme moi, et des taches de son sur le nez et les joues. Nina qui ne fait jamais rien comme les autres, est blonde, a la peau claire et pose sur nous et le reste du monde, des yeux bleu marine, sombres et inquiétants comme les soirs d'orage. Elle est différente...

J'aime les jours où notre petite mémé vient à la maison, elle parle avec maman dans sa langue. Je ne comprends rien à ce qu'elles racontent, mais je m'assois à côté d'elles et je les écoute. J'ai entendu dire que les enfants sont extraordinaires et peuvent apprendre tout seuls à parler plein de langues, juste en observant les grands, mais je dois être juste ordinaire parce que j'ai beau ouvrir grand mes oreilles et mes yeux, je n'arrive à rien du tout.

Alors, j'ai demandé à maman de m'enseigner quelques mots et maintenant j'en connais au moins vingt. Papa, lui, affirme qu'on doit parler seulement comme les gens du pays où l'on habite, sinon c'est très grave. Il me fait un peu peur lorsqu'il dit cela.

Et puis, tant pis s'il ne veut pas m'apprendre, il a sans doute des secrets qu'il ne veut pas que j'entende, c'est pour ça qu'il prétend que sa langue est magique et interdite.

Aujourd'hui grand-père est venu voir papa. Comme toujours je le suis partout, tel un vrai petit chien. Je grimpe sur ses genoux, et j'attends du haut de mon perchoir que le miracle se produise enfin. D'un seul coup je saurai ce qu'ils se disent. Je regarde leurs gestes, le mouvement de leurs lèvres. Mais non, ça ne marche pas ! Ils chuchotent à voix basse, rient, parlent plus fort, froncent les sourcils. Je suis certaine maintenant de ne pas être extraordinaire parce que les mots des deux hommes volent au-dessus de moi, mystérieux et incompréhensibles.

La musique de leur voix me berce doucement. Je ferme les yeux et flotte au gré de cette mélodie secrète qui s'envole vers le néant, puis je m'endors à demi.

Au milieu du salon, Nina tourne autour de la grosse malle que papa a sortie tout à l'heure du coffre de sa voiture, mais pour l'instant nous n'avons pas le droit d'y toucher, il dit qu'il faut attendre maman pour l'ouvrir. Il dit que c'est une surprise... il dit... j'ai sommeil Nina, tu peux raconter la suite ?

*

D'accord Tamara, mais j'ai entendu ce que tu as dit de moi, je lis dans tes pensées tu sais ? Un regard inquiétant... moi ! Tout ça parce que j'ai triché en jouant aux cartes et que je t'ai un peu pincée tout à l'heure. Et pourquoi pas un regard terrifiant ?

Tu aurais dû te défendre. Peureuse ! Bon... Je raconte.

Moi c'est Irina, mais tout le monde m'appelle Nina. Je suis arrivée sur terre voilà déjà cinq ans. Je regarde autour de moi, stupéfaite et déçue, et je n'aime pas ce que je vois. Cette planète ridicule n'est pas pour moi, elle ne me plaît pas. Mais alors pas du tout ! Oui mais voilà « ils » m'ont parachutée ici, alors comment faire ?

Donc, par le plus grand des hasards, je suis coincée dans cet endroit perdu et ce n'est pas très drôle. En plus pour ne rien arranger « ils » se sont trompés de parents. Mes sœurs et mon frère sont tous leurs enfants sauf moi. Il y a là un vrai mystère, c'est évident, mais je fais semblant de ne pas savoir pour mieux les observer. Je ne ressemble à aucun d'eux...

L'autre jour j'ai entendu l'histoire d'un bébé trouvé dans une poubelle à peu près quand je suis née, et je sais que c'est moi. Mes parents, ou du moins ces parents-là, ont bien voulu me recueillir parce qu'ils ont déjà trois enfants et que, un de plus, un de moins, ça ne les dérangeait pas.

Il y a un petit détail qui me gêne tout de même, et cela me fait un peu douter de l'histoire du bébé poubelle. Ces gens-là ne sont vraiment pas riches. Pauvres serait même très proche de la vérité. En principe si

des personnes adoptent des enfants, ils sont forcément riches, mais là, non. Ils ont dû me trouver et ne rien dire à personne, juste me recueillir comme ça, par bonté ou par pitié...

Dans mon malheur, j'ai eu de la chance. Ma sœur aînée Tamara, ou plutôt demi-sœur, mais elle ne sait rien et je ne veux pas lui faire de peine, est douce, drôle, pleine de vie avec son rire édenté et ses fossettes, et je l'adore. Il y a aussi deux petits, mais comme je vous l'ai dit, ils sont justement trop petits et s'amuse à des jeux de mioches !

Ma sœur aînée donc, est géniale. Elle a deux ans de plus que moi. Elle est grande et mince, a des cheveux exactement de la même couleur que le renard qui est dans la bande dessinée de Sylvain et Sylvette, et des taches de rousseur sur le nez et les joues qui lui donnent un air coquin. Elle est spéciale. Elle a de grands yeux verts pétillants, et est aussi maligne que le fameux renard du livre. Nous parlons pendant des heures. Nous avons plusieurs projets importants pour « quand on sera grandes ».

En plus de tout ça, elle se laisse commander par moi et ça... c'est magique !

Elle est persuadée qu'elle n'est pas très intelligente, ce qui est faux, mais je lui laisse croire, ce qui est pratique ! J'ai un peu de peine pour elle, mais c'est plus simple pour la convaincre d'accepter mes idées, et la faire aller où je veux... pas vrai ?

J'ai toujours des tas de plans et d'envies que je souffle à Tamara, mais je préfère que ce soit elle qui s'occupe de tout organiser pour que ça marche. Elle y arrive à chaque fois, elle est très douée et elle pense à tout. Moi beaucoup moins et ça me fatigue, chacune son domaine.

Plus tard je commanderai les autres. J'aime énormément commander. Il est hors de question de me laisser dire ce que j'ai à faire. Je veux décider et faire tout ce qui me plaît.

Mon père ne le voit pas tout à fait du même œil et il se met souvent en travers de ma route.

À cause de lui les repas sont toujours très pénibles ! Il ne se laisse pas fléchir facilement. Je suis assise à côté de lui à table, et les disputes entre nous deux sont terribles. C'est très ennuyeux de devoir se battre pour faire passer ses idées, surtout que je sais que j'ai raison !

Par exemple, là tout de suite pourquoi faut-il attendre pour ouvrir cette malle qu'il a déposée au milieu du salon ! Je tourne tout autour

et attends le bon moment pour soulever le couvercle mais il fronce les sourcils.

Tamara s'est endormie sur les genoux de grand-père. Comment faire ?

*

Je somnole dans les bras de grand-père en attendant maman. J'ai un peu de temps pour vous parler de ma sœur cadette. Je peux même le faire en dormant, je la connais sur le bout des doigts.

Son vrai prénom c'est Irina... mais tout le monde l'appelle Nina.

C'est l'héroïne du roman. Elle m'a demandé de commencer le récit, mais comme toujours elle va bientôt me pousser et ne s'intéresser qu'à elle, ne parler que d'elle. Moi je suis si timide, si effacée, je vais encore me laisser faire, mais ça ne me dérange pas.

Comme je vous l'ai déjà dit, elle est blonde avec des yeux bleu sombre, alors que les deux petits et moi, sommes roux aux yeux verts et du coup elle fait toute une histoire avec ça. Elle pense que ça fait d'elle un être mystérieux venu de l'au-delà, et qu'elle a un pouvoir sur nous. À son âge, elle est déjà très autoritaire, orgueilleuse, volontaire et décidée.

Elle n'a peur de rien et rit très fort parce que sa maîtresse ne sait pas prononcer son nom. Elle se moque d'elle et dit qu'elle ne sait pas lire. Nina n'a que cinq ans mais elle sait déjà lire et écrire alors qu'elle est en maternelle. La maîtresse a dit à maman qu'elle est très intelligente et depuis maman est toute fière. Moi, personne n'a rien dit sur moi. Maman préfère Nina.

J'aime Nina plus que tout au monde et elle m'aime aussi plus que tout au monde. Elle dit que personne n'a le droit de me faire du mal, elle me défendrait, sauf qu'elle adore me tirer les cheveux, mais les autres n'ont pas le droit, juste elle. Elle est un peu méchante parfois et se moque souvent de moi. Elle n'a pas d'appareil dentaire, moi oui. Elle dit qu'elle ne veut pas manger à côté de moi parce que j'envoie des postillons dans son assiette. À table, elle installe à chaque repas entre nous deux, un grand livre de contes ou une bande dessinée qu'elle

ouvre comme un paravent, et mange cachée derrière son abri. De temps en temps elle me regarde par-dessus le livre, me sourit ou me fait une grimace pour me faire rire, se cache à nouveau. Elle s'amuse comme une folle. Moi je ne dis rien, maman et papa non plus, ça doit être normal, mais j'ai de la peine...

Papa et grand-père parlent tout doucement. Leurs chuchotements étouffés me bercent. Je fais un effort pour ne pas m'endormir complètement.

Il faut que je vous dise pour grand-père, je connais un secret. Il a travaillé dans les mines de charbon dans le nord de la France et il tousse beaucoup. Il dit qu'un jour il y a eu un coup de grisou et qu'il y a eu des morts. Un grisou ça doit être une bête qui ressemble à un ours et qui mange les gens, je ne sais pas, je n'ai pas voulu demander mais ça doit être affreux.

Derrière mes paupières alourdies, j'entrevois Nina assise devant le coffre, le regard boudeur. Elle approche sa main de la serrure rouillée mais semble hésiter... je fais semblant de dormir pour qu'elle arrête de m'embêter.

J'espère qu'il y aura une poupée pour moi dans le coffre, j'ai toujours rêvé d'une poupée.

*

Années 1960. Égypte, Le Caire.

C'est l'hiver. L'appartement est haut de plafond, vétuste, sombre, rempli de tout un bric-à-brac récupéré à gauche, à droite dans les souks du Caire. Les murs lépreux perdent leurs croûtes et de grands pans de peinture, jadis beige pâle, semblent pleurer les jours anciens, tels de vieilles paupières pendantes sur les visages ridés des vieillards étonnés d'être toujours en vie.

Il fait froid. Dehors comme dedans et aussi dans sa tête à elle et dans son cœur.

Mélina a déposé son bébé dans un berceau de fortune, qui fut en d'autres temps une clayette à fruits à bords hauts, dégotée sur un marché, qu'elle a tapissée d'une méchante couverture un peu rêche, récu-

pérée chez sa patronne. Elle a soigneusement coupé et ajusté l'étoffe pour recouvrir le cageot à fruits et lui donner l'allure d'un nid chaud et douillet.

Mélina fait le ménage chez de riches personnes du Caire. Pendant qu'elle travaille, elle laisse seul dans le vieil appartement, son enfant de dix mois, emmitouflé comme une minuscule momie pour le protéger du froid, bien calé dans le petit lit improvisé.

Elle dépose un baiser sur son front, le rassure avant de le quitter pour quelques heures en priant le ciel de garder son petit.

Elle lui fait une dernière petite chatouille sur le ventre et l'enfant rit de toutes ses forces, les yeux pétillants. « Dors maintenant mon bébé, ne t'inquiète pas je reviens bientôt ».

Elle est confiante, Ioannis est sage et s'endort toujours sans faire de difficultés. C'est un bébé calme et doux. Elle caresse les menottes chaudes de l'enfant, vérifie qu'il est bien installé dans son couffin, puis enfle son manteau, sort sur la pointe des pieds et ferme doucement la porte pour ne pas réveiller le petit qui sommeille déjà en gargouillant.

Mélina a vingt ans à peine, elle est Grecque et sa famille vit depuis plusieurs générations en Égypte comme deux autres millions de Grecs.

Elle est employée de maison chez un riche bijoutier qui a devanture dans l'une des rues les plus chics du Caire.

Sa patronne Naéma est jeune et belle. On peut dire qu'elle a fait un beau mariage en épousant Hussein, plus vieux qu'elle de vingt-cinq ans, certes, un peu chauve et bedonnant, soit, mais somme toute très aimable et plus qu'aisé, ce qui ne gâche rien ! Il traite sa femme comme une princesse et la couvre de cadeaux et de douceur. Il faut dire qu'il est très amoureux. La chanceuse !

L'appartement qu'ils occupent, grâce aux jolis bénéfices que Monsieur tire de sa bijouterie, déborde d'objets superbes, tapis de soie, miroirs dorés à la feuille d'or, colonnes de marbre sur lesquelles trônent d'immenses vases, bibelots en tous genres choisis par Naéma avec goût, sans regarder à la dépense cela va de soi, de soie, comme les tapis... Euh... le jeu de mots est exécrable, mille excuses !

Naéma est heureuse. Elle fait l'orgueil de son mari qui est au comble du bonheur depuis que sa princesse a donné naissance à un fils, son premier qu'il n'espérait plus, à son âge ! En femme pragmatique et intelligente, Naéma a placé sur sa table de chevet un cadre doré dans lequel

elle a installé un portrait de son mari lorsqu'il avait trente ans. Il portait beau ! Costume foncé, cravate bleu nuit, moustache finement taillée, cheveux noirs et, petit détail, trente kilos de moins qu'aujourd'hui.

Ce gentil subterfuge s'est révélé d'une efficacité sans faille pour l'accomplissement du devoir conjugal et la conception du bambin. Naéma ferme ses jolis yeux, pense au beau jeune homme dans son cadre doré, et le tour est joué. Ce n'est pas bien méchant tout de même, se dit-elle à chaque fois. Ce n'est pas tromper mon mari. Ou bien si, je trompe mon adorable vieux mari avec lui en plus jeune, c'est bien, c'est juste. C'est bon pour le futur enfant, il ne faut pas qu'il ressemble à son père d'aujourd'hui mais à son père sur la photo. Ce n'est pas un crime après tout !

Ils ont prénommé le nouveau-né Farouk, comme l'ancien prince, déchu mais prince tout de même ! Il est tout mignon, et pour l'instant ne ressemble à personne en particulier ou peut-être un peu au plus jeune frère de Naéma avec ses grands yeux noirs toujours étonnés et ronds comme des billes. Pour le reste il est encore trop tôt pour se prononcer, mais Naéma espère en secret qu'il aura sa bouche bien dessinée et les traits fins de son visage, et puis aussi la haute stature de son père et ses yeux de velours noirs.

Les caprices du hasard ont voulu que Farouk et Ioannis naissent le même jour, comme dans les films. Le fils de la « maîtresse » et celui de la « servante ».

Naéma est superstitieuse... Reconnaisant sans l'ombre d'un doute un signe du ciel dans cette double naissance, elle a demandé à son mari de créer pour les garçons deux bijoux extraordinaires, uniques... comme eux !

Mais quittons un peu l'Égypte et retournons en banlieue parisienne, il se passe quelque chose ?

*

Tamara toujours blottie dans les bras de son grand-père ouvre un œil et se rendort aussitôt, bercée par le ronronnement des voix fami-

lières. La neige s'est arrêtée de tomber, il fait nuit noire, il n'est pourtant pas si tard.

Mais Nina lui a demandé de raconter... allez, raconte Tamara, raconte en rêvant.

Mes parents sont pauvres. Ce n'est pas vraiment important, là où nous habitons, tout le monde est pauvre, peut-être pas autant que nous, d'accord, mais pauvre quand même.

Nos petits voisins viennent de tous les pays du monde, je trouve ça formidable. Juste à notre gauche habite notre copine Joséphine qui est si amusante, et son grand frère. Leurs parents sont Italiens et parlent fort avec un accent qui chante. Leur mère nous apporte souvent de grands plats de lasagnes tout chauds et d'énormes gâteaux à la crème parfumée au Vermouth. Un délice ! Surtout quand elle met trop de Vermouth. Le frère de Joséphine est déjà un grand, avec plein de boutons partout et une vilaine barbichette maigrichonne. Ce n'est pas notre copain du tout. Il est dégoûtant ! Dès que nous avons le champ libre, Joséphine nous emmène dans sa chambre sur la pointe des pieds pour espionner. Il cache des livres de dames nues sous son lit. C'est écœurant ! Il est trop bête.

À notre droite il y a une famille avec cinq enfants, ils sont Vietnamiens, juste en face, une famille de Kabyles avec quatre garçons et la petite Nadia qui est notre poupée, nous jouons à la coiffer et elle se laisse faire en riant de plaisir, elle a des cheveux cendrés et des yeux dorés immenses toujours étonnés et très doux, puis deux familles d'Espagnols, un peu plus loin encore des Italiens et des Portugais, une famille d'Algériens et au bout de la rue des Polonais. Il y a plein d'enfants dans notre rue et nous nous amusons tous bien ensemble. Il y a aussi une famille de Français avec un joli nom, ils habitent la plus belle maison de la rue. Leurs enfants ne jouent pas souvent avec nous, ils ont des tas de jouets et des vélos, mais leurs parents veulent qu'ils restent dans leur jardin. Ils ont peur qu'ils se fassent écraser.

C'est dommage, ce n'est pas dangereux de jouer dans la rue, il n'y a presque pas d'autos et il y a toujours un guet pour prévenir. Toutes les quinze minutes, au plus, l'un de nous crie « attention voiture ! » et nous quittons la chaussée comme une nuée de moineaux pour sauter sur les trottoirs.

Nous sommes plus ou moins tous du même âge ; nous avons nos deux équipes de balle au prisonnier, douze contre douze, plus les remplaçants. Nous jouons toujours en face de la maison parce que c'est Nina et moi qui avons eu l'idée du jeu et nous sommes les capitaines des équipes.

Et puis il y a le fils du dentiste. À dix ans il tient déjà commerce au fond de son jardin et montre, paraît-il, son postérieur et tout le reste à qui veut voir, pour une pièce de vingt centimes. C'est le tarif ! Joséphine qui est un peu effrontée et très curieuse a économisé la somme en question. Elle a vu, et elle a dit que c'était très laid. Surtout « le reste ». Elle nous a bien fait rire en nous racontant l'aventure, mais maintenant je suis dégoûtée chaque fois que je croise le fils du dentiste. Il est beeeuurk ! pouahhh ! moche comme trois poux et en plus c'est le dernier de la classe. Il est stupide.

Tamara s'étire et baille.

Nina est assise en tailleur devant la grosse malle les mains posées sous le menton ! Elle me fait des yeux ronds et des grimaces, mais je fais semblant de ne pas la voir.

*

Tamara s'est enfin réveillée ! J'ai beau lui faire des signes pour qu'elle m'aide à détourner l'attention de papa et qu'enfin je puisse ouvrir cette malle, mais elle baille à se décrocher la mâchoire. Il me reste donc à attendre et à observer.

J'ai cinq ans et j'observe ce drôle de monde.

Commençons par l'école. On y passe un temps fou. La première fois que ma mère m'y a laissée j'avais deux ans. Je me souviens des journées qui se suivent, interminables, inutiles, la cantine infecte, la sieste, la pataugeoire du bac à sable fleurant le pipi de chat, les marmots brillant pour un oui pour un non, reniflant leur morve de bébés pleurnichards... je les déteste !

Malgré tout, depuis que je suis en dernière année de maternelle les journées sont plus supportables. L'institutrice nous prend enfin pour de vraies personnes. Finalement je commence à m'adapter à l'école,